

qui m'inquiétait le plus c'est que l'hiver précédent j'avais souffert beaucoup du mal de jambes, en me rendant au Lac Caribou. Dans l'appréhension de ne pouvoir peut-être pas suivre les porteurs de l'express, obligés de faire diligence, je louai un sauvage avec lequel je me proposais de rester en arrière, si ma faiblesse l'exigeait, mais je ne fus point dans cette humiliante nécessité. J'avais six chiens, tous excessivement petits, trois sur un traîneau avec la plus grande partie de nos provisions et les leurs, et les trois autres sur une carriole, où se trouvaient les autres objets nécessaires à notre voyage, et sur laquelle je devais monter de temps en temps, pour satisfaire ma lâcheté et mon amour du repos. Le 2 janvier, de grand matin, nous terminâmes les préparatifs de notre départ, ce qui donna le temps à l'aurore de poindre. Il faisait un temps magnifique. Je fis mes adieux aux gens du fort et à un bon nombre de sauvages, réunis pour la circonstance. Il serait inutile de vous dire que ces adieux m'affectèrent. Je voyais des larmes dans les yeux de ceux que je quittais et je n'ai jamais été indifférent à une marque d'attachement. Tout à coup l'horizon se rembrunit, un vent violent souleva une poudrière qui nous déroba la vue du ciel et de la terre. J'allai alors offrir mes remerciements et mes souhaits à celui qui y avait tant de droit. Me voyant partir, malgré ce trouble de la nature, il me dit d'un ton vivement affecté : "Voilà de la misère de prêtre". Je me mis ensuite en route, le cœur gros et un peu préoccupé de cette misère que tout semblait m'annoncer. Mais je me trompais, en écoutant trop cette crainte puérile, si comme on venait de me le dire, il y avait une misère particulière pour le prêtre, j'eus bientôt occasion de reconnaître qu'il y a aussi une Providence spéciale, en sa faveur. Je fis presque tout le trajet étonné moi-même d'être si peu fatigué ; une couple de fois pourtant j'éprouvai plus que la lassitude, mais les courts instants, que je pouvais passer dans ma carriole, suffisaient pour me délasser. Il fit tout le temps de notre voyage un froid excessif, mais heureusement que je ne l'appris qu'après mon arrivée, lorsque mes confrères me donnèrent l'état du thermomètre. J'en avais si peu soupçonné l'intensité que tous les jours je me félicitais de la douceur de la température eu égard toutefois à la saison et aux lieux. J'ai conclu de là que la graduation de mon thermomètre naturel n'est pas exacte. Mon sauvage s'y entendait mieux que moi, car tous les jours il nous répétait que l'hiver était excessivement rigoureux.

Je ne vous dirai rien, sur la nature de ces sauvages, sur la manière de camper et tout ce qui a y rapport, je vous en ai déjà écrit assez long à cet égard. Qu'il me suffise, bonne mère, de vous dire, pour votre consolation, que ces voyages ne sont pas aussi pénibles, que votre tendresse pour moi peut vous le faire craindre. Il en est de cela comme de toutes les autres mi-